

Joseph Lafouine qui le détestait et qui peut-être avait excité secrètement les soldats à s'emparer de lui, n'avait eu rien de plus pressé que d'aller s'assurer s'il faisait partie de l'allée des pendus.

Ce n'est pas sans un sentiment de rage et de dépit qu'il ne vit pas son corps accroché à côté des autres suppliciés.

Il espéra toutefois que son rival exécré avait été conduit dans les prisons de Rouen et qu'il pourrissait là dans quelque cul de basse fosse.

Depuis quelques heures, il n'avait pas quitté Gervaise, s'attachait hypocritement à la consoler, la leurrant d'un espoir qu'il supposait être absolument illusoire et cherchait à gagner sa bienveillance et ses bonnes grâces.

—Voyons, Gervaise, continua-t-il, il faut un peu sécher tes pleurs qui t'enlaidissent et songer aussi un peu aux autres.

—Que m'importe d'être belle ou laide maintenant ! larmoya la jeune fille.

—Mais le grand Louis n'est pas mort, te dis-je ; qui sait s'il n'a pas été dirigé sur les prisons de la ville ?... Si tu venais, tu aurais peut-être de ses nouvelles.

—Tu crois ?

—J'en suis sûr, affirma le jeune gars qui brûlait du désir de se trouver seul, dans les bois, avec celle pour qui il éprouvait une passion des plus violentes.

—Je veux bien y aller, si tu crois que je pourrai revoir mon cher Louis, ou du moins savoir ce qu'il est devenu.

—Nous le retrouverons, s'écria Lafouine, qui eut un éclair de joie sinistre dans le regard.

Et s'avancant vers Noël :

—Monsieur Du Cantel, dit-il, six personnes ne peuvent apporter tout ce qu'il faut pour tant de monde. Nous irons, si vous le permettez, nous aussi à Rouen, moi et la Gervaise.

Du Cantel était en ce moment trop préoccupée par sa terrible situation et par celle de tous ses infortunés compatriotes, pour réfléchir à la proposition de Joseph Lafouine.

D'instinct, il n'aimait pas ce garçon dont il connaissait l'âme tortueuse, et s'il avait eu toute sa liberté d'esprit, il se serait bien gardé d'envoyer à la ville cet être suspect, qui connaissait le secret de leur retraite, qui aimait l'or presque autant qu'il désirait Gervaise, et qui, sans scrupule, aurait vendu tous ses voisins, tous ses amis, pour quelques écus.

Nous sommes du reste obligé d'avouer à la louange de Joseph Lafouine, qu'en ce moment il ne ruminait aucun sinistre projet contre les proscrits.

Le seul désir de se procurer un tête-à-tête avec l'objet de son amour le poussait en ce moment.

Que ce désir fût exempt de toute secrète espérance, que dans la solitude des bois il n'espérât pas profiter de quelque bonne occasion, qu'il ne fût pas capable d'exercer contre Gervaise quelque violence et lui tendre un piège, nous ne voulons pas l'affirmer.

Il y avait toujours un aléa redoutable dans toute entreprise de ce jeune homme sans conscience et sans commisération.

—Nous allons prendre des sentiers détournés, pour

dépister nos ennemis et pour éviter toute mauvaise rencontre, dit-il à Gervaise en s'engageant dans la forêt.

—Comme tu voudras, répondit la jeune fille qui était tout à sa douleur et qui ne remarquait pas les regards de joie libidineuse que lui lançait son compagnon de voyage.

—Par ici, dit alors Joseph en enfilant une coulée tracée par les daims et les chevreuils.

Au lieu de se diriger vers la lisière, cet étroit sentier s'enfonçait au milieu du bois.

Gervaise suivait machinalement son guide, sans remarquer l'étrange direction qu'il prenait.

Ils marchèrent ainsi pendant deux heures sans quitter les fourrés.

Les arbres devenaient de plus en plus rapprochés, le feuillage plus touffu, plus sombre, la végétation plus pressée et plus inextricable.

La fatigue avait gagné les membres des deux voyageurs.

Gervaise s'arrêta, retombant de ses tristes réflexions dans la réalité de la situation où Lafouine l'avait entraînée !

—Je croyais que nous devions sortir bientôt de cette forêt ? fit-elle observer au jeune gars ; où sommes-nous donc ?

—J'ai cru devoir faire un grand détour.

—Mais arriverons-nous au moins ? Il me semble que plus nous allons et plus nous nous éloignons de la ville.

—Bah ! tout chemin mène à Rome.

—Mais je ne sais pas où nous sommes, ici.

—Ne crains rien ; nous arriverons quand il le faudra.

—C'est que je me sens épuisée ; depuis hier matin je n'ai pas eu un morceau de pain sous la dent. Si nous n'arrivons pas bientôt, je ne pourrai pas de suivre.

—Eh bien ! rassure-toi : je connais à deux pas d'ici une clairière où nous pourrions nous reposer, et si la faim te talonne, j'ai dans mon bissac quelques victuailles que je conservais pour une bonne occasion.

—Eh ! je sais que tu es un gars de précaution et qu'on ne te prend jamais au dépourvu.

—Tu me rends un peu justice, quoique tu ne m'aies pas accoutumé à de bonnes paroles.

—Mais je n'ai jamais rien dit contre toi.

—Peut-être ; mais tu m'as toujours rabroué quand j'ai voulu te dégoiser ce que j'ai pour toi dans le cœur, et tu en aimais un autre, fit-il d'une voix amère.

—Que veux-tu, c'est fatal ; l'amour ne se commande pas.

—Oui, c'est fatal ; et une fois qu'on est empoigné, plus moyen de se débarrasser de sa passion.

Et il regarda Gervaise avec des yeux brûlant d'un feu sombre.

—Ne parlons plus de ça, interrompit Gervaise qui voyait que le terrain allait devenir dangereux.

—Parlons-en, au contraire, puisque l'occasion se présente, et laisse-moi te dire, Gervaise, puisque te voilà comme qui dirait veuve, que je t'aime comme un fou, comme un insensé ; je n'en dors plus ; je suis torturé par des démons qui me tournent l'âme comme dans un